

LE MOT MENT

Écrire c'est mentir un peu ...

WebZine n°1 - Janvier 2016



Pourquoi créer un webzine littéraire ? Oui, pourquoi ajouter une revue à la masse innombrable des publications ? Pourquoi écrire de nouvelles histoires quand les livres défilent sur les tables des libraires ? Comme le dit l'auteur-chanteur-poète Gilles Vigneault : "Tout a été dit, mais pas par moi.".

Soit, nous écrivons, mais pourquoi publier nos textes en ligne ? Qui peut encore prendre le luxe de lire, ligne après ligne, un récit sans lien hypertexte, dans un monde de plus en plus pressé, de plus en plus rapide ? Pourquoi lire dans un monde numérisé, tweeté, partagé, ululisé ? Parce qu'il est urgent de prendre son temps !

Le temps, c'est justement ce qui a déterminé nos différentes rubriques : un quart d'heure de lecture assuré dans "Plus c'est long, plus c'est bon", des textes-minutes dans "Les plus courtes sont les meilleures", et des morceaux de bravoure, des mots, des poésies dans "Les pépites de style".

Ouvrez, feuilletez, picorez quelques mots là où bon vous semblent, vous jugerez par vous-mêmes si nos textes sont drôles, surprenants, perturbants, inquiétants, illégaux, underground, poétiques... ou pas ;)"

« Les plus courtes sont les meilleures »

Le nouveau visage d'Artemis
Je suis une pomme
Le passage
Je fonce à travers la nuit
Avach sur son bureau en acajou

« Plus c'est long, plus c'est bon »

Études en rouge

Le nouveau visage d'Artémis

Damien Porte-Plume

Artémis découvrit son nouveau visage. C'était un cadeau pour son mari. Phil avait perdu toute joie de vivre depuis cette date du 8 janvier où... Elle voulait lui remonter le moral. Un nouveau visage pour une nouvelle vie. Ses amies avaient bien essayé de l'en dissuader.

- 
- Tu te rends compte, un nouveau visage, c'est comme une nouvelle femme.
- Oui, c'est comme si tu lui disais : je sais que je ne suis plus séduisante, alors tu ne me verras plus.

Artémis avait insisté. Elle avait ses arguments. D'ailleurs, le docteur Bogard était d'accord avec elle : hier, on pouvait tout accepter du couple, la vieillesse, l'effritement du désir, la routine, les reproches incessants, et voir disparaître, petit à petit, tous ceux qu'on aime...



Artémis se mira dans la glace tendue par le docteur Bogard. Elle grimaça. Elle sortit la photographie de son sac à main et souffla.

- Oui, c'est bien ça, j'avais oublié comment elle était...

Ce soir-là, quand Phil ouvrit la porte, il fut secoué d'un fou rire, avant de comprendre que ce n'était pas un masque. Le rire devint nerveux. Puis la stupéfaction laissa place à la colère :

- Qu'as-tu fait, Artémis ? Tu as le visage d'une chienne !

- Oui, chéri, tu étais si triste après la mort de Choupinette...



Je suis une pomme

Damien Porte-Plume

Ce texte a été écrit en atelier sur le thème du passage.

Je suis une pomme. J'ai été nourrie à vingt-trois insecticides différents, j'ai été cueillie, lavée, triée. J'ai aussi été irradiée, pesée, étiquetée, emballée, expédiée, transportée, soupesée par des centaines de mains, ballotée, découpée, cuisinée, cuite et recuite, mâchée, avalée et ce n'est pas fini.

J'ai été digérée, estomaquée, témoin d'une guerre intestine, je suis passée dans un labyrinthe de boyaux, j'ai été groscolonisée.

A la fin, quand je suis ressortie par le passage, je ne ressemblais plus à une pomme.



Le Passage

Valérie

Ils avaient quitté la ville, leur vie citadine qu'ils aimaient tant, pour aller s'installer dans la cambrousse. Une belle cambrousse, certes, mais la cambrousse quand même.

Leurs amis n'avaient rien compris : « Mais pourquoi faites-vous ça ? »

- Il faut bien passer le cap, passer de la location à l'achat, grandir un peu quoi. Acheter, c'est investir.

Et pour investir, ils avaient investi. Surtout du temps, de l'énergie et de l'argent. Beaucoup d'argent.

La maison semblait s'agrandir au fur et à mesure qu'ils la rénoyaient : « Une maison, ça n'est jamais fini, disaient-ils en souriant, c'est l'aventure d'une vie ».

Ils l'avaient acquise pour une bouchée de pain. Une grosse bâtisse, beaucoup de potentiel, ce qui signifie des travaux à n'en plus finir et des surprises, surtout désagréables. Ce prix bas s'expliquait par le droit de passage qui y était rattaché. Ils ne l'avaient appris que le jour de la signature, le jour du

passage chez le notaire. Dans l'enthousiasme du moment ils avaient signé quand même. Le notaire s'était montré rassurant : « Un droit de passage ce n'est pas très gênant, surtout qu'il ne s'appliquera qu'à votre voisin, Eugène, un vieux garçon très discret ».

Ils avaient dû lui remettre un double du portail afin qu'il puisse traverser le jardin à sa guise pour rejoindre un local où il entreposait de vieux outils, sa brouette, du bois, tout son bric à brac.

Au début, en tant que nouveaux arrivants et pour se faire accepter, ils s'étaient montrés très polis, très serviables avec leurs voisins, et en particulier avec Eugène. Toujours un mot gentil, un petit verre à partager. Alors Eugène s'était laissé apprivoiser. Très rapidement.

Il traversait le jardin de plus en plus souvent, s'arrêtait de plus en plus longtemps, stationnait surtout les jours de beau temps, quand Corinne s'autorisait à paresser, en petite tenue.

Maintenant, quand elle apercevait un bout de sa casquette dépassant du portail, elle courait se réfugier auprès de son mari en criant presque : « Fais quelque chose je t'en supplie, je n'en peux plus. Tout m'insupporte chez lui, ses yeux

chafouins, son petit sourire, son odeur, ses manières, son accent d'abruti de paysan ».

François avait alors tenté de lui parler, de lui faire comprendre qu'ils avaient besoin de plus d'intimité. Rien n'y fit. Eugène avait écouté poliment, puis il avait soulevé sa casquette, s'était gratté le front à deux ou trois reprises avant de lancer : « Mais je peux bien v'nir quand j'veux. C'est signé. J'ai les papiers. J'peux même venir la nuit si j'ai envie. C'est pas qu'en ai envie, mais j'peux. C'est signé ».

C'avait été le mot de trop. La parole malheureuse après une journée de travail harassante, de crépi à la chaux, de pose de dalle, de fuite d'eau.

Il avait saisi la pelle du vieux et avait tapé de toutes ses forces, de toute sa rage, de toute sa haine.

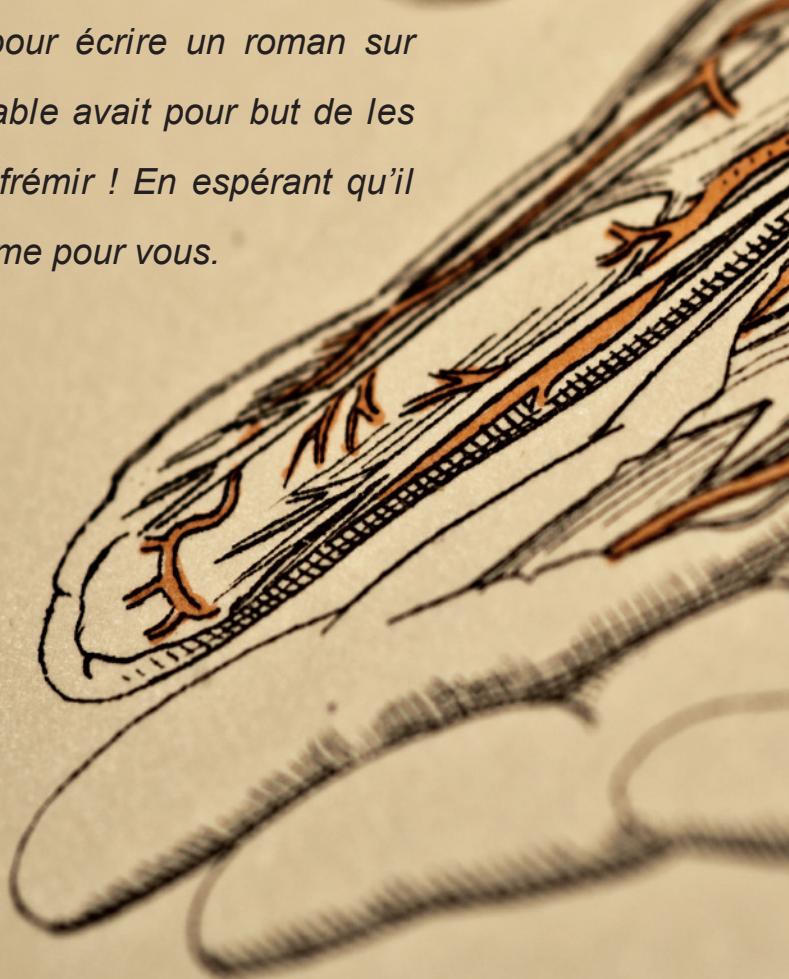
Elle l'avait aidé à ensevelir le corps sous le carrelage tout neuf de la cuisine.□

Le passage à l'acte les avait rendus plus amoureux que jamais. Maintenant, le plus souvent, ils faisaient l'amour à même le sol de la cuisine et caressaient la tête d'Eugène entre deux baisers frénétiques.

Études en rouge

Damien Porte-Plume

Ce texte a été écrit pour encourager les apprentis écrivains de notre cycle d'ateliers en Pays de Palluau, en Vendée. Les participants ont en effet été sélectionnés pour écrire un roman sur un an. Cette fable avait pour but de les faire rire... et frémir ! En espérant qu'il en sera de même pour vous.





La pièce était plongée dans la pénombre, une grosse lampe au bout d'un bras articulé éclairait quatre jeunes gens d'une vingtaine d'année, deux garçons et deux filles, le bas du visage caché sous un masque vert de chirurgien. Ils entouraient une table en aluminium sur laquelle était allongé un corps recouvert d'un grand drap blanc. Des pieds nus dépassaient d'un côté. Une étiquette, pareille à une stalactite de papier, pendait au bout d'un gros orteil.

L'une des jeunes femmes, grande, blonde, les cheveux bouclés, releva le drap d'un coup sec. Un crâne à moitié dégarni apparut. Sa peau huileuse reflétait la lumière blanche de la lampe.

- Qui commence ? demanda un garçon efflanqué, les épaules carrées.
- On a dit que c'était toi, Théo.
- « T », vous devez m'appeler « T » !
- C'est vrai, dit un autre garçon à une voix rauque, Théo ne ferait pas une chose pareille, c'est un étudiant en médecine tout ce qu'il y a de plus banal. Alors que « T », cet enfoiré...

Victor, comme à son habitude, trouvait toujours un moyen d'asticoter Théo pour lui faire perdre son sang-froid – ce qui, à sa décharge, n'était pas une tâche très difficile. Théo se transformait alors en capitaine Haddock, injuriant et vitupérant autour de lui. Linda, la plus petite de la bande, souffla derrière son masque et leva la main.

- OK Victor, on a compris.

Puis en se tournant vers son voisin :

- « T », tu l'as ramené ?

- Oui, je l'ai, et un certain « V » ferait bien de s'en souvenir.

Théo sortit un scalpel de sa blouse. Il entailla le cuir chevelu du cadavre sur la table. Il procédait avec minutie, de haut en bas. La lame se couvrait d'une substance épaisse et brune, presque noire.

- Tu veux que je prenne la suite, « T » ? demanda la jeune femme blonde.

- Merci, « K », tu auras déjà assez à faire avec la scie.

Kristina sourit mais ne dit rien. Elle se contenta de remodeler sa tignasse blonde en une coiffure improbable, tandis que Théo reprenait son travail sur le macchabée. Une ligne noire courait de l'arête du nez jusqu'à la nuque.

Il jeta l'instrument dans une coupelle pleine d'eau installée sur le rebord du lit. Elle se teinta immédiatement de rose.

Kristina sortit de son sac un couteau électrique d'une trentaine de centimètres, sous le regard médusé de ses compagnons. Elle trotta jusqu'à une prise murale, brancha l'appareil et régla le moteur sur la position « 2 ». Les petites dents vibraient avec un bruit de mixer.

- C'est un jouet ? demanda Théo.

- Non, môssieur, c'est un instrument de cuisine. Le CUTOR T-4000. Mes parents s'en servent pour couper la viande à Noël et aux repas de famille. C'est très pratique.

- « K », on avait dit une scie électrique, rappela Linda, comme celles qu'on utilise pour le bricolage ou pour tailler les haies, pas un petit bidule

qui va casser en moins de deux. Ce n'est pas un rôti qu'on veut découper en tranches, c'est un crâne qu'on veut ouvrir en deux !

- Linda a raison, dit Théo. Un peu de respect. C'est tout de même d'un écrivain qu'il s'agit.

- Et d'un écrivain célèbre, ajouta Victor.

- Le meilleur de tous, dit Kristina.

- N'exagérons pas, dit Théo. Il n'est pas le seul à avoir eu le Goncourt...

- Toi, peut-être ? répliqua Victor.

Théo brandit son poing en criant :

- Espèce de tabac à rouler ! Radiographie des poumons ! Drone terrestre ! Minitel ! Hectopascal !

- Calmez-vous, dit Linda, il n'y a normalement personne dans les labos à cette heure, les cours sont fini depuis longtemps, mais on ne sait jamais. Il paraît que le doyen est insomniaque...

Au nom de « doyen », les étudiants se crispèrent. Théo s'arrêta de parler, le poing toujours levé en direction de Victor. Il semblait pétrifié, aussi rigide que le cadavre au crâne fendu. Kristina avait terminé son œuvre. Le cerveau apparaissait derrière l'os.

- Je le voyais plus rose que ça, dit Victor.

- C'est gris un cerveau, dit Kristina, tu n'as jamais entendu parler des cellules grises ?

- C'est quand même fascinant, dit Linda, quand on imagine que le secret de son art se trouve dans ces circonvolutions, que son inspiration est peut-être nichée derrière un pli, comme l'appendicite au milieu des intestins.

- Tu es dégoûtante, « L », dit Victor.
- Peut-être, mais c'est toi qui va l'extraire.
- Je sais. Donnez-moi vingt secondes.

Victor entrouvrit la porte du couloir et s'éclipsa. Une dizaine de secondes plus tard, il réapparut une ventouse à la main.

- Je connais le raccourci vers la maternité.

Linda et Kristina grimacèrent. Victor plaqua la ventouse contre le crâne fendu de l'écrivain. Il aspira le cerveau hors de sa boîte, le posa sur une balance et annonça avec fierté :

- Un kilo quatre cents vingt, un beau bébé !
- Déconne pas, dit Théo. Tu vois quelque chose d'étrange, une anomalie ?

Victor sortit une équerre d'une poche avant et mesura les écartements de différentes parties du cerveau.

- Il me semble normal, ni trop gros, ni trop petit pour un homme. Ses lobes temporaux, frontaux et occipitaux sont de taille appropriée.
- Ce n'est pas possible ! s'exclama Linda. Il doit bien y avoir une explication !

Linda poussa Victor avec une force étonnante pour ce petit brin de femme. Il se raccrocha à la blouse de Théo pour ne pas tomber.

Linda plongea un doigt dans la substance grisâtre, puis elle y glissa sa main toute entière, malaxant les cellules nerveuses, tâtant l'hippocampe et le cervelet, égrenant chaque neurone comme un chapelet de religieuse.

- Calme-toi, Linda. On n'était pas sûr de découvrir le neurone de l'écrivain. Ce n'est pas parce qu'on a essayé d'écrire des histoires et qu'on n'a pas réussi... Ce n'est peut-être pas une question d'anatomie, finalement...

- Il faudrait un microscope électronique, dit Théo.

- Ou lui faire un prélèvement ADN, ajouta Victor.

Linda poussa le cerveau du plateau d'un geste brusque. Il tomba sur le sol avec la souplesse d'une éponge. Animal ou végétal, on pouvait aussi hésiter avec un minéral à cause de sa couleur grise. Les deux hémisphères gardaient pour eux les secrets du romancier.

- Allez, dit Théo. Viens, on rentre.

Les quatre étudiants rentrèrent chez eux finir leur nuit. Ils étaient tous déçus, même s'ils ne l'exprimaient pas de la même manière. Amoureux des livres, grands lecteurs tous les quatre, ils s'étaient réunis pendant des mois dans une sorte de « cercle littéraire » pour tenter d'écrire un livre, un roman qui serait le condensé de leurs meilleures lectures, de leurs goûts en littérature. Ils étaient persuadés qu'ils allaient écrire le meilleur roman du siècle, un récit qui égalerait en talent les textes d'Eric-Emmanuel S., leur auteur fétiche.

Malgré leurs nombreuses réunions dans le sous-sol de l'internat, ils n'avaient réussi qu'à produire une jolie couverture aux tons pastel. Ils n'étaient même pas parvenus à se mettre d'accord sur le titre ou sur leur nom d'auteur. Quant au sujet de leur ouvrage, il devait aborder tellement de questions essentielles que chaque mot semblait peser des tonnes. Aucune ligne n'était produite sans qu'elle soit discutée par le groupe et bientôt chargée de ratures et de gloses.

Ils avaient fini par se dire qu'ils n'étaient pas fait pour écrire, non pas qu'ils manquaient d'idées ou de patience, mais ils n'avaient pas ce « quelque chose de plus » que seuls les artistes possédaient. Ils avaient un peu de mal à croire à la muse qui chatouille les tympans, alors ils avaient opté pour la seule explication rationnelle : l'écriture était inscrite dans les gènes et devaient se manifester par des différences fonctionnelles au niveau du cerveau. La « bosse des maths » valait bien la « glande des lettres ». Ils ressassaient, moroses et envieux dès qu'un nouveau livre apparaissait à la bibliothèque du CHU. Près d'un an s'était écoulé quand ils entendirent la nouvelle à la radio étudiante...

Eric-Emmanuel S. était mort.

Ils avaient d'abord été accablés, comme s'ils apprenaient le décès d'un proche parent. Mais quand ils avaient appris que l'auteur avait fait le don de son corps à la science et que leur hôpital avait eu l'honneur de l'accueillir, ils avaient vu là comme un signe du destin, l'occasion de vérifier quelle différence existait entre un être « normal » et un romancier. Leur malheur s'était transformée en un espoir sans joie ni sourire, comme si la perspective de connaître les dévorait de l'intérieur. Il fallait qu'ils sachent !

Linda ne se remettait pas de leur échec. Elle se retourna dans son lit, essayant de se remémorer ses cours sur l'effet phénotypique des allèles passifs, sur les symptômes des maladies rares et sur le syndrome d'Asperger...

Généralement, les symptômes exprimés au niveau d'un organe trouvent leur source dans un autre organe touché par la maladie. La cirrhose du foie, par exemple, peut se manifester par des saignements intestinaux, le gonflement de l'abdomen, le jaunissement de la peau et du blanc des yeux...

Le lendemain matin, Linda retrouva ses camarades devant les distributeurs du centre universitaire, un café à la main. Ils découvrirent une jeune femme aux yeux cernés, plus proche du zombie que de l'être humain. Ses lèvres tremblaient dans un semblant de sourire.

- J'ai compris la raison de notre échec, les amis. On ne cherchait pas au bon endroit !

Les trois compères la regardèrent d'un air gêné. Ce fut Victor qui brisa le silence :

- On voulait te dire... On en discutait avant que tu arrives... On a décidé de laisser tomber. Effectuer l'autopsie d'un écrivain, il fallait oser, et c'est vrai qu'on n'y serait pas arrivé sans toi, mais il faut admettre notre erreur. Il n'y a pas d'autre différence entre un auteur et monsieur tout-le-monde que celle qui consiste à prendre un stylo et à commencer par écrire. Le romancier va seulement un peu plus loin, c'est tout.

- Ce que tu viens de dire est tout à fait exact mais c'est vous qui vous trompez !

- Que veux-tu dire ? demanda Kristina.
- Prendre son stylo... Vous ne comprenez pas ? La différence entre un écrivain raté et un écrivain célèbre ne provient pas de l'activité de leur cerveau, ça, ce n'est qu'un symptôme, un épiphénomène. Non, l'anomalie se trouve ailleurs, c'est comme la source d'une tumeur, j'ai fini par comprendre à cinq heures du matin, mais tout est clair maintenant...
- Tu es fatiguée, dit Victor. Tu devrais te reposer...
- On a cours, dit Théo, on doit y aller...

Linda resta seule à côté des distributeurs. Elle glissa une pièce d'un euro à côté des boutons clignotants. Le tintement de la monnaie accompagna le vrombissement de la machine pour préparer sa boisson. Elle saisit le gobelet à pleine main et apprécia la brûlure qu'elle ressentait.

C'est cela, le propre de l'écrivain, ce n'est pas son cerveau, il n'est pas plus intelligent ni plus idiot qu'un autre... La source de son talent, il est dans l'organe qu'il utilise le plus, dans sa main !

Malgré son intime conviction, Linda se demandait comment elle pourrait prouver à ses camarades et au monde entier qu'elle avait découvert l'organe qui hébergeait le génie de l'écriture. Elle devrait se procurer une main de romancier, pour commencer. Il y avait bien Eric-Emmanuel S., dans la chambre froide, mais sa main devait déjà être altérée, la décomposition ne permettrait pas de découvrir les subtiles différences qui devaient exister entre la douceur de sa paume habituée au papier, le jeu des nerfs dans ses doigts, la souplesse de son cartilage... et ceux

du vulgaire, comme elle. Il lui faudrait une main encore en usage, fraîchement coupée...

Tout en buvant son café, elle promena son regard sur les affiches du campus. Entre les soirées infirmières et les cours de salsa, elle repéra ce qu'elle cherchait.

Une soirée dédicace dans une Fnac à Paris...

Elle pouvait considérer qu'elle avait de la chance. Cette fois, c'était le célèbre écrivain américain Stephen K. qu'elle allait pouvoir opérer.

Elle imaginait la foule qui se pressait près de l'auteur, il lui suffisait de s'approcher de lui, de sortir le bon outil et d'un geste... Elle gardait toutefois une petite appréhension.

Elle ne s'était encore jamais servie d'un sécateur.





US FORCES
PERSONNEL
HALT

1 KILOMETER TO
CZECHOSLOVAKIA
DO NOT PROCEED
WITHOUT AUTHORITY

JE FONCE A TRAVERS LA NUIT

Stéphane

Je fonce à travers la nuit. Temps de chien, un chien enragé. Un orage de fin du monde. Des trombes d'eau fouettent le pare-brise. J'y vois rien. Bon dieu, pas d'éclairage ! Paniqué, je tourne la commande des phares. Ah si, c'est allumé. Mais c'est noir ! Et cette flotte ! Pas possible, on va tous y passer !

Allez, courage ! Plus que quelques kilomètres. Combien ? Je sais pas. C'est par là, en tout cas. Je roule.

J'ai la trouille. J'accélère quand même. Faut qu'on y arrive.

Aïe, le virage ! Je freine. Pas trop, ça glisse à mort. Le hurlement des pneus, dents serrées, muscles tendus. On tombe ! Non, ça passe ! La vache, la vache enragée. C'était juste. Ils doivent être secoués là-derrière. Tant pis, pas le choix. Faut y aller.

Je souffle. Pas assez. J'ai mal partout.

C'était quoi, c'était quoi ? Un mirage. Non, je l'ai vu. Un panneau. Je fais quoi ? Je m'arrête, je recule pour voir ? On en est plus très loin. J'appuie.

Là ! Un autre panneau, immense. La frontière ! C'est là : On y est ! On est sauvé !

Je m'arrête. Je suis en nage. Je veux dire un truc, ma gorge est nouée. « C'est bon, les gars ! » Voix rauque, écorchée. Ils ouvrent, ils descendent. Ils m'attrapent, on danse sous la pluie. Je rigole, je chiale, ou les deux, ou c'est la pluie. Je sais plus. Mais ça va maintenant. Nous sommes passés, les gars, nous sommes libres !

AVACHI SUR SON BUREAU EN A



ACAJOU

Stéphane



Avachi sur son bureau en acajou, Pierre-Philippe de Montmorency tenait son épaisse chevelure d'argent dans ses mains manucurées. Dans moins d'une heure, son entreprise allait s'écrouler. O ironie du sort ! Lui qui avait fait couler des flots de parfums raffinés dans de petites bouteilles design vendues à prix d'or, il allait couler comme une gorgée d'alcool frelaté dans le gosier d'un malotru.

Et tout était de la faute de Maximilien, son fidèle associé, son ami de vingt ans. Il y avait vingt ans, Maximilien était le plus fameux nez de toute la profession : il créait les fragrances les plus divines, inventait immanquablement les effluves du futur, celles que s'arracheraient toutes les dames du grand monde et leurs prétendants avides. Son association avec Pierre-Philippe avait été des plus efficaces : le créatif et le financier ; comme la tête et les jambes, ils étaient le nez et le portefeuille. Quittant la maison prestigieuse pour laquelle ils officiaient tous deux, ils avaient bâti un empire des sens, un univers de délices olfactifs et de luxe tapageur. Pierre-Philippe avait eu la faiblesse de croire que ce succès reposait sur ses talents de stratège alors que le don de Max était nécessairement un puits intarissable.

Hélas ! Que n'avait-il pris garde aux dérives de son associé, comme il aurait dû le faire en tant qu'ami. Maximilien était bien humain après tout : des déboires sentimentaux, une vie de travail, le doute, l'âge peut-être ou encore la solitude. Pierre-Philippe avait honte de ne pas le savoir. Toujours est-il que l'alcool avait fait son œuvre et pas une œuvre d'art.

En tant que nez, et surtout en tant que plus fameux de tous les nez, Maximilien s'interdisait de toucher à ce poison potentiellement mortel pour ses sens et son talent unique. Pierre-Philippe l'avait vu avec surprise s'abandonner à un verre de fine, il y avait plus d'un an de cela, lors d'une soirée mondaine faisant suite au retentissant succès de sa dernière création. Il avait pris cela pour une coquetterie de star et ne s'en était pas inquiété. La suite, il ne la connut que très récemment et il ne put qu'imaginer la lente chute de son compagnon de route : il le trouva fin saoul dans son laboratoire, entouré de flacons divers et pas des plus fins, en train de goûter sa dernière trouvaille !

Pierre-Philippe s'en remettait totalement au célèbre nez, qui avait les pleins pouvoirs sur le développement des parfums. Celui-ci était déjà parti en production, validé à cent pour cent par le maître. Alors le financier, pour la première fois, voulut respirer l'œuvre de son ami avant le lancement officiel : il fut horrifié de cette odeur de vinassee, il n'y avait pas d'autre mot ! Fini le nez, envolé le talent, mort l'empire financier : dans quelques minutes, le tout Paris allait découvrir les effluves empoisonnées de cette horreur, un mauvais alcool, une infâme piquette pour parfumer les baronnes !

Pierre-Philippe songea au revolver dans son tiroir.

La porte s'ouvrit brusquement sur son secrétaire tout empourpré. « Monsieur de Montmorency ? » Celui-ci le regarda d'un œil hagard. « Tout le monde vous attend, Monsieur. La presse est enthousiaste ! »